

Théâtre, texte et représentation

« La scène, lieu de débats »

Texte A : Alfred de Musset, *Lorenzaccio*, 1834 Acte III, sc.3

Lorenzo de Médicis, compagnon de débauche d'Alexandre, duc de Florence, dévoile son projet d'assassiner le tyran au vieux républicain Philippe Strozzi, dont les deux fils viennent d'être arrêtés. Il avoue en même temps qu'il doute de la capacité des républicains à réagir.

- LORENZO. - Je te fais une gageure¹. Je vais tuer Alexandre ; une fois mon coup fait, si les républicains se comportent comme ils le doivent, il leur sera facile d'établir une république, la plus belle qui ait jamais fleuri sur la terre. Qu'ils aient pour eux le peuple, et tout est dit. - Je te gage que ni eux ni le peuple ne feront rien. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas t'en mêler ; parle, si tu le veux, mais prends garde à tes paroles, et encore plus à tes actions. Laisse-moi faire mon coup - tu as les mains pures, et moi, je n'ai rien à perdre.
- PHILIPPE. - Fais-le, et tu verras.
- 10 LORENZO. - Soit, - mais souviens-toi de ceci. Vois-tu, dans cette petite maison, cette famille assemblée autour d'une table ? ne dirait-on pas des hommes ? Ils ont un corps, et une âme dans ce corps. Cependant, s'il me prenait envie d'entrer chez eux, tout seul, comme me voilà, et de poignarder leur fils aîné au milieu d'eux, il n'y aurait pas un couteau de levé sur moi.
- 15 PHILIPPE. - Tu me fais horreur. Comment le cœur peut-il rester grand, avec des mains comme les tiennes ?
- LORENZO. - Viens, rentrons à ton palais, et tâchons de délivrer tes enfants.
- PHILIPPE. - Mais pourquoi tueras-tu le duc, si tu as des idées pareilles ?
- LORENZO. - Pourquoi ? tu le demandes ?
- 20 PHILIPPE. - Si tu crois que c'est un meurtre inutile à ta patrie, pourquoi le commets-tu ?
- LORENZO. - Tu me demandes cela en face ? Regarde-moi un peu. J'ai été beau, tranquille et vertueux.
- PHILIPPE. - Quel abîme ! quel abîme tu m'ouvres !
- 25 LORENZO. - Tu me demandes pourquoi je tue Alexandre ? Veux-tu donc que je m'empoisonne, ou que je saute dans l'Arno ? veux-tu donc que je sois un spectre, et qu'en frappant sur ce squelette... (*Il frappe sa poitrine.*) il n'en sorte aucun son ?

1. gageure : pari

Texte B : Giraudoux, *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, 1935 Acte I, sc.6

Alors que la guerre avec les Grecs semble fatale, Andromaque, épouse d'Hector, plaide pour la paix auprès de son beau-père Priam, le roi de Troie.

- ANDROMAQUE. - Mon père, je vous en supplie. Si vous avez cette amitié pour les femmes, écoutez ce que toutes les femmes du monde vous disent par ma voix. Laissez-nous nos maris comme ils sont. Pour qu'ils gardent leur agilité et leur courage, les dieux ont créé autour d'eux tant d'entraîneurs vivants ou non vivants ! Quand ce ne serait que l'orage ! Quand ce ne serait que les bêtes ! Aussi longtemps qu'il y aura des loups, des éléphants, des onces¹, l'homme aura mieux que l'homme comme émule² et comme adversaire. Tous ces grands oiseaux qui volent autour de nous, ces lièvres dont nous les femmes confondons le poil avec les bruyères, sont de plus sûrs garants de la vue perçante de nos maris que l'autre cible, que le cœur de l'ennemi emprisonné dans sa cuirasse. Chaque fois que j'ai vu tuer un cerf ou un aigle, je l'ai remercié. Je savais qu'il mourait pour Hector. Pourquoi voulez-vous que je doive Hector à la mort d'autres hommes ?
- 5
- 10
- PRIAM. - Je ne veux pas, ma petite chérie. Mais savez-vous pourquoi vous êtes là, toutes si belles et si vaillantes ? C'est parce que vos maris et vos pères et vos aïeux furent des guerriers. S'ils avaient été paresseux aux armes, s'ils n'avaient pas su que cette occupation terne et stupide qu'est la vie se justifie soudain et s'illumine par le mépris que les hommes ont d'elle, c'est vous qui seriez lâches et réclameriez la guerre. Il n'y a pas deux façons de se rendre immortel ici-bas, c'est d'oublier qu'on est mortel.
- 15
- 20
- ANDROMAQUE. - Oh ! justement, père, vous le savez bien ! Ce sont les braves qui meurent à la guerre. Pour ne pas y être tué, il faut un grand hasard ou une grande habileté. Il faut avoir courbé la tête, ou s'être agenouillé au moins une fois devant le danger. Les soldats qui défilent sous les arcs de triomphe sont ceux qui ont déserté la mort. Comment un pays pourrait-il gagner dans son honneur et dans sa force en les perdant tous les deux ?
- 25
- PRIAM. - Ma fille, la première lâcheté est la première ride d'un peuple.

1. onces : grand félin des montagnes du nord de l'Asie

2. émule : personne qui cherche à en égaler une autre

Texte C : Sartre, *Les Mains sales*, 1948 Acte V, sc.3

Dans un pays d'Europe de l'Est occupé par l'Allemagne nazie, le chef du parti communiste, Hoederer prône un futur gouvernement d'union nationale, contre l'avis de certains de ses compagnons qui refusent l'alliance avec le régime collaborateur

du Régent. Ils ont chargé Hugo, un jeune intellectuel en rupture avec son milieu bourgeois, de devenir son secrétaire pour l'assassiner.

- HOEDERER. - Mon petit, il y a malentendu : je les connais, les gens du Parti qui ne sont pas d'accord avec ma politique et je peux te dire qu'ils sont de mon espèce, pas de la tienne - et tu ne tarderas pas à le découvrir. S'ils ont désapprouvé ces négociations, c'est tout simplement qu'ils les jugent inopportunes ; en d'autres circonstances ils seraient les premiers à les engager. Toi, tu en fais une affaire de principes.
- 5 HUGO. - Qui a parlé de principes ?
- HOEDERER. - Tu n'en fais pas une affaire de principes ? Bon. Alors voici qui doit te convaincre : si nous traitons avec le Régent, il arrête la guerre ;
- 10 les troupes illyriennes¹ attendent gentiment que les Russes viennent les désarmer ; si nous rompons les pourparlers, il sait qu'il est perdu et il se battra comme un chien enragé ; des centaines de milliers d'hommes y laisseront leur peau. Qu'en dis-tu ? (*Un silence.*) Hein ? Qu'en dis-tu ? Peux-tu rayer cent mille hommes d'un trait de plume ?
- 15 HUGO, *péniblement*. - On ne fait pas la Révolution avec des fleurs. S'ils doivent y rester...
- HOEDERER. - Eh bien ?
- HUGO. - Eh bien, tant pis !
- HOEDERER. - Tu vois ! tu vois bien ! Tu n'aimes pas les hommes, Hugo. Tu n'aimes que les principes.
- 20 HUGO. - Les hommes ? Pourquoi les aimerais-je ? Est-ce qu'ils m'aiment ?
- HOEDERER. - Alors pourquoi es-tu venu chez nous ? Si on n'aime pas les hommes on ne peut pas lutter pour eux.
- HUGO. - Je suis entré au Parti parce que sa cause est juste et j'en sortirai quand elle cessera de l'être. Quant aux hommes, ce n'est pas ce qu'ils sont qui m'intéresse mais ce qu'ils pourront devenir.
- 25 HOEDERER. - Et moi, je les aime pour ce qu'ils sont. Avec toutes leurs saloperies et tous leurs vices. J'aime leurs voix et leurs mains chaudes qui prennent et leur peau, la plus nue de toutes les peaux, et leur regard inquiet et la lutte désespérée qu'ils mènent chacun à son tour contre la mort et contre l'angoisse. Pour moi, ça compte un homme de plus ou de moins dans le monde. C'est précieux. Toi, je te connais bien, mon petit, tu es un destructeur. Les hommes, tu les détestes parce que tu te détestes toi-même ; ta pureté ressemble à la mort et la Révolution dont tu rêves n'est pas la nôtre : tu ne veux pas changer le monde, tu veux le faire sauter.

1. *illyriennes* : de l'Illyrie, région des Balkans.

Question (4 points)

Définissez dans chacun des trois textes A, B et C le rapport de force entre les deux personnages qui s'affrontent. Comment le dramaturge l'exprime-t-il par le jeu de leurs corps, de leurs voix, de leur présence physique ?

Sujets d'écriture (16 points)

Vous traiterez l'un des trois sujets suivants :

➤ Commentaire

Vous ferez le commentaire du texte de Jean Giraudoux.

➤ Dissertation

Dans quelle mesure et à quelles conditions le théâtre est-il « une tribune », « une chaire », comme le veut Victor Hugo (annexe) ?

Vous répondrez à cette question en un développement argumenté appuyé sur les textes du corpus, sur la pièce que vous avez étudiée en classe et sur vos lectures personnelles.

➤ Invention

Imaginez un dialogue polémique sur le rôle du théâtre, entre le partisan d'un théâtre de pur divertissement et celui d'un théâtre qui met en scène des débats politiques ou fait réfléchir sur des problèmes de société.

Annexe : Hugo (1802-1885), préface de *Lucrèce Borgia*, 1833

Le théâtre, on ne saurait trop le répéter, a de nos jours une importance immense, et qui tend à s'accroître sans cesse avec la civilisation même. Le théâtre est une tribune¹. Le théâtre est une chaire².

Le théâtre parle fort et parle haut. Lorsque Corneille dit : «*Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose*», Corneille, c'est Mirabeau³. Quand Shakespeare dit : «*To die, to sleep⁴* », Shakespeare, c'est Bossuet⁵. L'auteur de ce drame⁶ sait combien c'est une grande et sérieuse chose que le théâtre. Il sait que le drame, sans sortir des limites impartiales de l'art, a une mission nationale, une mission sociale, une mission humaine. [...] Le poète aussi a charge d'âmes. Il ne faut pas que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde.

1. *tribune* : estrade d'où l'orateur s'adresse à une assemblée. - 2. *chaire* : siège élevé sur une estrade ou dans une église, d'où le professeur ou le prêtre s'adresse à son auditoire. - 3. *Mirabeau* : député du Tiers Etats en 1789. - 4. Citation de *Hamlet*, tirée du fameux monologue «*To be or not to be...*» - 5. *Bossuet* : orateur religieux réputé au XVIIIème siècle. - 6. Hugo lui-même.